

Enfermement, déshumanisation et folie dans *Les emmurés* de Serge Brussolo et *Mille soleils splendides* de Khaled Hosseini

Confinement, dehumanization and madness in Serges Brussolo's *Les emmurés* and Khaled Hosseini's *Mille soleils splendides*

ADIL BOUDIAB
Université Hassan 1^{er}, Maroc
adil.boudiab@yahoo.fr

OUTHMAN BOUTISANE
Université Moulay Ismaïl, Maroc
o.boutisane@umi.ac.ma

Abstract

Physical confinement is one of the most frequently depicted experiences in literature. Many authors have explored this theme to highlight its impact on the human psyche and the experience of being trapped within four walls, deprived of any form of freedom. In Serge Brussolo's and Khaled Hosseini's works, the theme of confinement is particularly recurrent. Although these two literary figures belong to different literary spheres, they often explore the psychological and existential dimensions of confinement in their writings. This study aims to demonstrate, through an analysis of *Les Emmurés* by Brussolo and *Mille soleils splendides* by Hosseini, that physical confinement, for both authors, is synonymous with dehumanization and can have detrimental effects on an individual's psyche, potentially leading to mental disorders, including madness.

Keywords

Confinement, madness, Khaled Hosseini, Serge Brussolo, *Les Emmurés*, *Mille soleils splendides*.

Resumen

El encierro físico es una de las experiencias más representadas en la literatura. Muchos autores han explorado esta temática para destacar su impacto en la psique humana y la experiencia de estar atrapado entre cuatro paredes, privado de toda forma de libertad. En las obras de Serge Brussolo y Khaled Hosseini, la temática del encierro es particularmente recurrente. Aunque estos dos escritores pertenecen a esferas literarias diferentes, exploran con frecuencia en sus escritos las dimensiones psicológicas y existenciales del encierro. Este estudio tiene como objetivo demostrar, a través del análisis de *Les Emmurés* de Brussolo y *Mille soleils splendides* de Hosseini, que el encierro físico, para ambos autores, es sinónimo de deshumanización y puede tener efectos perjudiciales en la psique de los individuos, pudiendo incluso llevar a trastornos mentales, incluida la locura.

Palabras clave

Encierro, locura, Khaled Hosseini, Serge Brussolo, *Les Emmurés*, *Mille soleils splendides*.

1. Introduction

L'intérêt pour les thématiques de l'enfermement et la folie s'explique principalement par leur récurrence dans les productions littéraires universelles et leur interdisciplinarité. Ces deux phénomènes ont suscité de nombreux travaux en critique littéraire et en psychologie mettant la lumière sur la complexité de la condition humaine et sa psyché. Ces deux thèmes, omniprésents dans la littérature contemporaine, ont été explorés pour remettre en question les notions de l'être et de sa perception de la réalité. L'enfermement, qu'il soit physique ou psychologique, devient un espace fertile pour la représentation de la folie à travers la mise en scène des personnages sous le poids de l'isolement, de l'angoisse ou de la pression sociale. L'insertion de ces deux thématiques permet aux auteurs de porter une réflexion profonde sur la liberté individuelle, les normes sociales et la quête d'identité. Se nourrissant l'un de l'autre, l'enfermement se présente comme élément déclencheur de la folie et la folie comme une forme d'enfermement intérieur, qui prive l'individu de sa capacité à percevoir ou à interagir rationnellement avec le monde qui l'entoure. De Kafka à Foucault, en passant par des auteurs comme Sylvia Plath, Virginia Woolf ou encore Henri Michaux, la littérature a bel et bien illustré la tension entre la quête de liberté et l'enfermement, qu'il soit physique, psychologique ou symbolique. Dans de nombreuses œuvres, la folie se manifeste comme une image de la souffrance existentielle des personnages ou de leur confrontation avec le monde extérieur, reflétant la lutte incessante pour échapper aux contraintes imposées, qu'elles soient sociales, familiales ou intérieures.

L'enfermement et la folie sont des thèmes récurrents dans *Les emmurés* de Serge Brussolo et *Mille soleils splendides* de Khaled Hosseini. Malgré la différence des styles d'écriture et les atmosphères distinctes dans leurs romans, ces auteurs mettent en évidence la même défaillance que peut engendrer l'enfermement. *Les emmurés* est un thriller fantastique publié par Serge Brussolo en 1990 et adapté à l'écran par Gilles Paquet-Brenner en 2008. La trame principale tourne autour de Jeanne, une journaliste avec des problèmes émotionnels, dépêchée par son rédacteur en chef à la célèbre maison Malestrazza, un immeuble à la réputation sordide. Sa mission consiste à enquêter sur la disparition de Beppo Malestrazza, l'architecte psychopathe qui a conçu le fameux bâtiment en emmurant des locataires. Il s'agit pour lui d'un rituel obscurantiste permettant de fortifier les murs et empêchant tout séisme de porter atteinte à la bâtie. Jeanne est accueillie par Madame Cliquet, la concierge de l'immeuble, qui lui servira de guide, ainsi que par son fils Pierrot, un adolescent de treize ans à l'allure enfantine et aux idées perverses. Après une enquête haletante dans une atmosphère étrange et tendue, Jeanne se retrouve, suite à un incident qui a failli lui coûter la vie, enfermée avec le propre Malestrazza, dans la cour de l'immeuble, dont la sortie a été condamnée par Madame Cliquet. Cette dernière n'a pas trouvé mieux pour venger la mort de sa mère par l'architecte, que de l'enfermer à son insu. Malestrazza informe Jeanne qu'il a

passé dix-sept ans de captivité dans une prison qu'il a conçue, sans en être conscient, de ses propres mains, “*l'emmureur emmuré!*” (Brussolo, 1999: 195). Les deux personnages se retrouvent maintenant à la merci de Pierrot qui les surveille du haut du toit. Ils doivent à présent se plier à ses caprices afin de jouir de certaines faveurs les plus basiques, comme la nourriture.

Quant au roman *Mille Soleils Splendides*, publié en 2007, il raconte l'histoire poignante de deux femmes, Mariam et Laila. Mariam est née à Herat d'une liaison hors mariage. À quatorze ans, son père la marie à un commerçant de Kaboul. Laila, quant à elle, voit le jour lors de la nuit du coup d'État de 1973, en pleine révolution, à Kaboul. Très vite, la politique vient marquer sa vie: ses deux frères périssent dans le djihad contre les Soviétiques, son meilleur ami est contraint de fuir la guerre civile, ses parents trouvent la mort dans l'explosion de leur maison et, pour échapper à la violence de l'occupation talibane, elle épouse Rachid, le mari de Mariam. À travers *Mille soleils splendides*, Hosseini aborde des thèmes tels que le sacrifice, la résilience, la guerre, la violence, l'amour, l'enfermement, mais aussi les réalités tragiques du peuple afghan, en particulier la souffrance causée par les conflits et les régimes politiques répressifs. L'auteur porte une réflexion sur l'identité, la mémoire et les conséquences des choix que l'on fait dans des moments cruciaux de la vie à travers le destin de ses personnages qui, malgré les épreuves, cherchent à reconstruire leur vie et leurs relations, tout en offrant une critique sous-jacente des injustices sociales et politiques qui défigurent l'Afghanistan.

Ces œuvres ont en commun l'expérience psychologique déviante des protagonistes. Elles font de l'enfermement et de la folie des images du déséquilibre psychique des personnages, de leur état de dégradation et de leur perdition dans deux atmosphères narratives différentes. Cet article se propose d'analyser les dimensions de l'enfermement et de la folie dans les deux œuvres, en s'intéressant à la manière dont ces auteurs les utilisent comme image symbolique de déshumanisation. Il aborde également comment celles-ci peuvent avoir des conséquences néfastes sur la psyché des personnages, en entraînant des troubles mentaux comme la folie.

Nonobstant, il convient en tout premier lieu de justifier les raisons du choix de deux écrivains qui appartiennent à deux sphères géographiques, culturelles et littéraires distinctes. Ce contraste, loin d'être un obstacle, est précisément ce qui confère à ce rapprochement toute son originalité et sa pertinence. Brussolo et Hosseini certes abordent la question de l'enfermement par le biais d'une écriture singulière propre à chacun d'eux, et qui se veut le reflet de leurs univers particuliers; mais convergent dans leur capacité à révéler ses traumatismes et ses différentes séquelles sur l'individu. Un tel croisement permet de mettre en évidence la portée universelle de la thématique de l'enfermement qui dépasse les frontières des langues, des genres littéraires et des ancrages culturels.

2. Enfermement et folie en littérature

Le concept de l'enfermement occupe une place centrale dans de nombreux travaux de recherche consacrés à la littérature, qui ont étudié ses diverses formes de manifestation: mentale, physique et psychologique, aussi bien au niveau collectif qu'individuel. En traitant les thèmes d'emprisonnement, d'isolement et d'incarcération, la littérature met souvent en lumière les souffrances des individus incarcérés dans des conditions fragiles, voire inhumaines. Elle fait de l'enfermement un lieu d'incarnation de la psyché humaine, une métaphore révélatrice à travers laquelle se manifeste la conscience psychologique et morale des personnages. L'enfermement en littérature renvoie essentiellement à un état de dégradation tant physique que morale, ainsi qu'à l'oppression à partir d'un milieu sombre "clos, découpé, surveillé en tous ses points où les individus sont insérés en une place où les moindres mouvements sont contrôlés" (Foucault, 1975: 230). L'espace enfermé éloigne, ainsi, l'individu de son environnement social et le prive de tout contact avec le monde extérieur. Les murs se transforment donc en une sorte de prison, de cellule où l'individu, ne pouvant se déplacer ni communiquer avec autrui, est condamné à un exil intérieur, à l'hallucination et à la folie.

Du point de vue psychologique, l'enfermement désigne une situation où un individu se trouve dans un état d'isolement, physique, social ou mental. Cet état peut être volontaire ou subi et il peut avoir des répercussions profondes sur la santé mentale et émotionnelle du sujet. Selon Duverger (2005), l'enfermement "serait à situer du côté de la rupture de liens, depuis l'incommunicable, l'indicible, jusqu'à la désolation, en passant peut-être à chaque fois par un moment prolongé de déliaison psychique" (862). Dans cette perspective, il ne s'agit pas seulement d'une situation physique ou géographique, mais d'une coupure des liens humains, affectifs et sociaux. Cette rupture des liens fait référence à l'isolement, où l'individu se trouve privé de la communication et des relations avec les autres. En ce sens, l'enfermement est une expérience complexe qui touche à la fois l'individu dans son intégrité psychologique et son interaction avec le monde extérieur, en affectant la fonction du désir, voire même le sentiment de la vie.

En d'autres termes, l'enfermement est lié aux notions de désocialisation, de déshumanisation, de précarité ou encore de vulnérabilité psychique qui apparaissent comme des témoins de l'empêchement. Le sujet se sent donc dans une situation de désaffiliation, de ruptures des établisements sociaux et culturels (Jacques, 2004). On peut parler d'un enfermement lorsqu'un sujet voit ses capacités réduites, l'obligeant à l'inaction (Grinschpoun, 2019). Pour Paul-Laurent Assoun (2013), "le sujet empêché est donc, littéralement dans la gêne. C'est aussi ce qui empêche de faire quelque chose ou de se réaliser" (165). Le moi du sujet empêché peut être rapproché des propos de Maïdi (2015) concernant la paranoïa victime, en particulier en ce qui touche à la transformation, à la division et au dédoublement de soi: "le moi du sujet est désuni. Il se transforme et prend d'autres identités parfois antagonistes" (192). Selon Duez (2005), la

question de l'enfermement “recoupe d'une part une question politique, une question de société et enfin une question de psychopathologie concernant le rapport du sujet à son propre enfermement” (830). Au-delà de cette dimension politique et sociale, l'enfermement peut également être envisagé comme un mécanisme de défense élaboré par le moi en vue de le protéger des stimulations, qu'elles soient externes ou internes, face auxquelles il demeure impuissant.

Toutefois, si cette thématique est présente depuis longtemps dans les productions littéraires et a suscité de nombreux travaux en psychologie, elle ne cesse de renouveler ses formes en empruntant les caractéristiques de la littérature moderne, allant de l'incarcération ou de l'emprisonnement physique à l'isolement culturel et idéologique. Dans de nombreux récits, l'enfermement se présente comme l'espace d'évocation de la mémoire traumatisante et blessée, de la redéfinition de l'identité et de la quête de liberté. L'enfermement constitue souvent le point de départ d'une quête de liberté. La lutte pour échapper à ce qui emprisonne, que ce soit un espace, une idée ou un système, devient une des motivations essentielles du héros littéraire, notamment dans *Le comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas, *Le Journal d'un fou* de Gogol, *Crime et Châtiment* de Dostoïevski, *La Peste* d'Albert Camus, *1984* de George Orwell et autres. L'enfermement est donc un thème récurrent, qui symbolise à la fois une contrainte physique et une condition psychologique. Dans sa dimension matérielle, il représente “un signifiant concret fait de murs, de portes et de grilles” (Gouvernet, 2015: 34). Les murs se transforment en métaphores reflétant les contradictions sociales, les tensions familiales, ou les contraintes imposées par l'individu lui-même. De ce fait, la littérature fait de ce thème le miroir de l'expérience humaine à travers lequel les écrivains explorent les recoins les plus sombres et les plus profonds de la psyché humaine:

La littérature cherche à enfermer le monde, à le clore en quelques pages. On peut même dire qu'elle s'adresse à des enfermés, qu'elle fait évader. On y trouve d'ailleurs toutes sortes de récits d'enfermement: des emprisonnements contraints et subis, mais également des expériences d'isolement volontaire, de replis salvateurs et de confinements choisis. (Titti & Petit, 2020)

L'enfermement constitue ainsi une toile de fond riche et multidimensionnelle qui engendre parfois la folie, car les deux concepts se croisent dans une logique de causalité, se nourrissent mutuellement dans un cercle vicieux, où l'enfermement renforce la perte de contact avec la réalité et où la folie conduit à l'enfermement, réel ou psychique. La folie est un concept surdéterminé qui se caractérise tant dans sa forme que dans “son contenu par son exubérance, par l'abondance de ses significations” (Smadja, 2004: 10). Elle reste souvent “saisie par la raison comme l'opposition de la raison” (Fierens 2005: 8). Selon Jacques Derrida (1979), le concept de folie “recouvre tout ce qu'on peut ranger sous le titre de la négativité” (66). Dans ce sens, Monique Plaza (1986), dans son ouvrage *Écriture et folie*, souligne que le mot “évoque un monde trouble, les chaos d'une raison chancelante, les soubresauts d'une pensée qui perd ses

limites et rit trop fort ou se désespère trop mal” (5). La folie est donc un vecteur de trouble, capable d’ouvrir un accès à un univers psychique instable, marqué par la perte de repères rationnels. Dans ce sens, le fou est souvent vu comme “un déséquilibré” (Thiher, 1991: 20) associé immédiatement à une perte de rationalité, à une instabilité mentale ou émotionnelle. Pourtant, la folie peut revêtir de multiples formes, et son interprétation varie selon les époques, les cultures et les contextes. La littérature prête une attention particulière à la question de la folie. Cela s’explique par la centralité de l’imaginaire dans ce champ d’expérience, abondamment commentée par la critique. Selon Shoshana Felman (1978), “il existe, entre littérature et folie, un rapport obscur mais constitutif: ce rapport tient à ce qui les barre, à ce qui les vole l’une et l’autre au refoulement et au démenti” (15). Ce lien n’est pas seulement thématique, il est structurel: la littérature, comme la folie, dit ce que le langage ordinaire ne peut pas dire.

Dans *Histoire de la folie à l’âge classique*, Michel Foucault définit la folie comme une construction sociale plutôt qu’une caractéristique individuelle, soulignant qu’elle établit une relation d’altérité entre soi et l’autre, une dynamique de pouvoir où l’un détermine le sens et le non-sens de l’autre. Il écrit à ce propos:

Le fou n'est pas manifeste dans son être; mais s'il est indubitable c'est qu'il est autre. Or cette altérité, à l'époque où nous la plaçons n'est pas éprouvée dans l'immédiat comme différence ressentie, à partir d'une certaine certitude de soi-même... le fou c'est l'autre par rapport aux autres: l'autre –au sens de l'exception– parmi les autres –au sens de l'universel. (Foucault, 1961: 199)

Foucault porte une réflexion sur la folie comme étant une altérité qui se construit par rapport aux autres, selon des critères sociaux et culturels. La folie n'est pas un fait immédiatement manifeste, mais plutôt une construction sociale qui devient évidente lorsqu'on la compare à la norme. Foucault considère la folie non seulement comme une condition psychologique individuelle, mais comme une catégorie sociale façonnée par les rapports de pouvoir et de connaissance. En littérature, le thème de la folie qui a constitué une image puissante dans les textes du 19^{ème} et du 20^{ème} siècle, trouve son écho dans les productions littéraires contemporaines universelles. La figure du fou/folle permet à de nombreux auteurs de porter un regard critique sur la condition humaine et sociale de l'individu. Dans diverses littératures, la folie devient une métaphore de la solitude, de la révolte, de l'aliénation, de la libération, mais aussi une sorte de transgression du social et du discours religieux.

D'une autre perspective, la folie peut être conçue comme le reflet du spirituel et de la sagesse, permettant aux personnages de fuir la réalité et de la transcender. Pour Elaine St-Andre Utudjian (1980):

Les écrivains conçoivent donc la folie de leurs personnages tantôt comme un fléau de l'humanité qui dit la déraison universelle, tantôt comme une sorte de sagesse donnant accès à des vérités morales et un renouveau spirituel et tantôt comme un instrument de fuite dans l'imaginaire. (132)

L'auteur souligne la complexité du concept de la folie en littérature et son rôle polyvalent, tantôt destructeur, tantôt révélateur, parfois même libérateur. En d'autres termes, la folie peut être vécue non seulement comme un désarroi ou une marginalisation, mais comme un dépassement de soi et des autres, un mécanisme d'évasion permettant au personnage de se libérer de toute notion de l'espace.

Le point commun entre les deux romans de notre corpus est qu'ils ont une même dynamique concernant le rapport du personnage à l'espace: ce n'est pas le personnage qui domine l'espace, mais c'est l'espace qui enferme le personnage. Bachelard (1961) dans *Poétique de l'espace* souligne que si "l'âme est une demeure 'la maison est' l'instrument d'analyse pour l'âme humaine" (131). De ce fait, l'espace dominant permet la représentation des rapports complémentaires entre l'enfermement et la folie. L'enfermement forcé provoque chez les personnages le sentiment de la déshumanisation, de la marginalisation, de la violence et de la souffrance qui conduisent à la folie. Les thématiques de l'enfermement et de la folie permettent à Serge Brussolo et à Khaled Hosseini de porter un regard critique sur les notions de l'espace, la condition humaine, la liberté, le silence, la déshumanisation, en analysant la complexité des relations humaines dans deux contextes différents.

3. Images de l'enfermement dans *Les emmurés* et *Mille soleils splendides*

3.1. De la déshumanisation ...

Les personnages de Serge Brussolo et Khaled Hosseini sont confrontés à l'enfermement sous ses diverses formes. Ils se trouvent souvent dans des situations où ils sont coupés du monde extérieur par des circonstances sociales, réelles, surréelles ou intérieures. L'enfermement se manifeste comme une métaphore de la condition humaine dans des espaces où les personnages se trouvent parfois prisonniers des forces extérieures ou des systèmes oppressifs qui les entourent. Les deux auteurs l'exploront de manières distinctes, liées à leurs styles et à leurs contextes respectifs. L'enfermement chez Brussolo se présente souvent comme une expérience psychologique intense et un état d'angoisse ou de manipulation mentale dans des contextes de science-fiction ou de fantastique. Il devient alors une métaphore de lutte intérieure des personnages face à des réalités déformées et inquiétantes. Tandis que chez Hosseini, il prend souvent une forme liée aux contraintes sociopolitiques et revêt une dimension sociale représentée par des personnages victimes de régimes autoritaires, de la guerre et de la vie conjugale. Dans les deux cas, l'enfermement permet aux auteurs de remettre en question la liberté individuelle, la quête d'identité et la résistance face aux contraintes imposées, qu'elles soient internes ou externes.

Dans *Les emmurés*, l'enfermement devient un motif central qui s'exprime au niveau physique et psychologique. Le récit met en scène deux protagonistes enfermés

dans un cadre imposé par une situation étrange et inquiétante, où les murs deviennent non seulement un obstacle matériel, mais aussi un symbole de la condition humaine et de ses limites. L'intrigue des *Emmurés* prend place dans un lieu clos et dégradé, une maison qui semble se resserrer autour des personnages, les privant peu à peu de toute liberté. L'enfermement physique dans ce roman va au-delà de la simple privation de liberté: il devient un moyen de contraindre l'individu à une réflexion intime et forcée sur la condition humaine, un espace où l'esprit et la dignité des personnages sont également pris au piège. Ce roman met en lumière la manière dont l'isolement peut provoquer une rupture avec la réalité, créant une atmosphère où la folie, le doute et le désespoir peuvent rapidement envahir les esprits fragiles.

Si les intentions de Madame Cliquet se limitent à enfermer Malestrazza pour lui faire goûter au supplice de la captivité, celles de Pierrot sont plus maléfiques et sadiques. Le fils considère le prisonnier comme un jouet, un bien personnel qu'il manipule à bon escient du haut du toit et qui ne doit rien contester s'il tient à survivre:

Le vieillard fit la grimace, gêné par les souvenirs qu'il évoquait.

—Je me mets en caleçon, un chapeau de papier sur la tête, je souffle dans un mirliton et je me livre à des pitreries honteuses pour le faire rire. J'essaie d'imaginer des gags, des plaisanteries de clown, de construire des sketches, mais je ne suis pas très doué pour cela... Ce qu'il veut par-dessus tout, c'est que je m'humilie, que je consente à descendre chaque fois plus bas. Au début, je me disais Non, pas question, il ne m'aura pas, plutôt mourir, et puis... (Brussolo, 1999: 190-191)

Dans ce passage, Malestrazza fait part à Jeanne des comportements humiliants qu'il s'est vu contraint d'adopter afin qu'il puisse jouir de biens très basiques comme du savon, du sel et du sucre. L'autorité, en l'occurrence Pierrot, exige de ce dernier qu'il effectue des mouvements ridicules et serviles s'il veut survivre, quitte à se défaire de son statut d'architecte et à embrasser celui de clown. C'est ainsi que la figure de l'architecte, généralement associée à la créativité et à l'intelligence, est réduite à une simple marionnette soumise à la volonté d'un adolescent. Cette exigence mène Malestrazza à se rabaisser et à renoncer à sa dignité, franchissant ainsi un pas énorme vers le processus de déshumanisation, dont les prémisses avaient commencé avec la mère:

—J'ai les pieds sales, commenta inutilement Beppo, c'est parce que je n'arrive plus à me baisser, et puis l'eau froide me déclenche des crises de rhumatismes. Ça aussi tu l'apprendras... La saleté, ça finit par ne plus être important. Au début, j'ai voulu me tenir propre, mais la geôlière n'aimait pas ça, elle trouvait que c'était un signe d'arrogance. (Brussolo, 1999: 192)

La perte de l'identité humaine se manifeste dans l'extrait à travers l'indifférence à la saleté; indifférence qui résulte d'un côté de l'incapacité à se soigner, et de l'autre de

la soumission aux désirs de Madame Cliquet, qui voit dans l'acte de se maintenir propre un signe de révolte et d'arrogance. D'ailleurs, pour elle, "la cible finale [de cette séquestration] n'est pas le corps, mais la psyché du détenu, car l'objectif de l'isolement est de briser sa résistance" (Petrescu, 2013: 110). L'enfermement a donc conditionné Malestrazza à supporter un mode de vie insalubre et inhumain. Il est tellement vulnérable psychiquement qu'il daigne se négliger pour satisfaire les vices et les penchants sadiques de sa geôlière, fut-ce aux dépens de son humanité. Cette capacité d'adaptation à des conditions dégradantes est une conséquence très commune de l'enfermement, ce dont témoigne Jeanne dans le passage ci-dessous:

Elle avait froid. L'humidité imprégnait le bois du plancher, et elle avait par moments l'illusion d'être couchée au fond d'une barque. Elle aurait donné n'importe quoi pour un bon sac de couchage...

N'importe quoi? Vraiment? "Hé! Hé! lui chuchotait une infernale petite voix, mais il faudra voir ça avec Pierrot. Avec quelques bonnes séances de strip-tease tout peut s'arranger."

Elle fut surprise de constater que cette éventualité la révoltait déjà moins. (Brussolo, 1999: 192-193)

Jeanne se rend compte avec étonnement que l'idée du strip-tease la dérange moins qu'avant. Cela démontre comment l'adaptation à des conditions déshumanisantes peut entraîner une acceptation progressive de la dégradation de soi, et comment les individus peuvent tolérer des situations impensables, voire révoltantes à l'origine, parce qu'elles portent atteinte à la dignité. Ainsi, cet exemple démontre que les valeurs morales et éthiques des prisonniers disparaissent progressivement, les poussant de la sorte à adopter une attitude de résignation qui découle de l'influence nuisible de l'incarcération, et à se rendre à l'évidence que, une fois captif, on est réduit au stade animal et l'on n'aspire qu'à manger et à survivre: "Des bêtes au fond d'une fosse, pensa-t-elle. Des bêtes qui ne vivent plus que pour manger" (Brussolo, 1999: 202). Ainsi, Serge Brussolo met en évidence dans son roman la capacité de l'enfermement à annihiler non seulement le corps, mais aussi la psyché de l'individu. Toute valeur humaine ou estime de soi disparaît face au pouvoir des murs. L'instinct de survie prend le dessus, et l'être humain se mue facilement en une « bête » motivée uniquement par sa nécessité de subsister.

Dans une autre perspective, l'enfermement dans *Mille soleils splendides* prend plusieurs formes. Les personnages féminins, en particulier Mariam et Laila, souffrent d'un enfermement social et familial, où leurs libertés sont limitées par la religion, la tradition et le système patriarcal. Leur enfermement est lié à la réalité sociale et politique de l'Afghanistan, où les individus sont captifs de leurs rôles imposés par la société:

Mariam savait que la porte était verrouillée, mais elle n'avait pas le courage d'aller vérifier. Elle savait qu'il y avait un verrou extérieur sur la porte, qu'il y

avait toujours quelqu'un à l'extérieur pour la surveiller, quelqu'un pour s'assurer qu'elle ne s'échappe pas. (Hosseini, 2007: 125)

La porte verrouillée renvoie à l'enfermement physique que Mariam subit dans sa propre maison, mais aussi à l'enfermement psychologique dû au contrôle constant exercé par Rachid et à la pression sociale de la société afghane. Mariam est à la fois spectatrice et victime de son propre enfermement. Son refus d'agir n'est pas une ignorance, mais plutôt un renoncement conscient, montrant à quel point la surveillance et la soumission sont intériorisées. Ce passage peut être lu donc comme une métaphore de l'oppression féminine, illustrant le cercle vicieux de la peur, de la résignation et du contrôle social. Il met l'accent sur l'impuissance de la protagoniste, qui se trouve incarcérée dans une maison, sans espoir d'échapper à son mariage avec un homme brutal. Après des années d'isolement et de souffrance, elle se sent de plus en plus coupée du monde:

Elle se sentait comme une plante qui s'était fanée, oubliée dans un coin. Un être invisible, dont la seule fonction était de satisfaire les besoins de son mari, mais qui, au fond, n'existait pas. (Hosseini, 2007: 153)

À travers le personnage de Mariam, l'auteur dénonce la condition de toutes les femmes afghanes enfermées, oubliées et dévalorisées. L'enfermement psychologique provoque un emprisonnement de l'âme, où Mariam perd sa conscience et son identité à force d'être maltraitée et ignorée. Dans un autre passage, l'enfermement est exploré à travers la condition de Laila qui, tout comme Mariam, se retrouve dans une situation où sa liberté est restreinte à cause de l'isolement et des abus subis:

Les jours passaient, monotones et pareils les uns aux autres. Laila était enfermée dans cette maison, dans cette ville, dans ce pays, comme une mouche dans une toile d'araignée. (Hosseini, 2007: 221)

La monotonie est une illustration réaliste de l'oppression psychologique et physique que subit Laila dans son enfermement. L'image de la mouche enfermée dans une toile d'araignée est révélatrice: elle symbolise l'impuissance de la protagoniste face aux forces qui la dominent, qu'il s'agisse de son mariage avec Rachid, de la guerre en Afghanistan ou des normes sociales et patriarcales. Le destin de Laila est une représentation réaliste de l'Afghanistan lui-même, dévasté par le conflit et perçu comme un pays dont les frontières sont infranchissables. Laila se sent piégée dans un environnement hostile et répressif qui l'empêche de s'échapper ou de trouver un quelconque soulagement:

Laila se sentait comme une personne qu'on avait poussée dans une boîte trop étroite pour elle. Elle avait les mains et les pieds liés, et la vie qu'elle avait

vécue, cette vie d'avant, semblait aussi lointaine que l'étoile du matin.
(Hosseini, 2007: 263)

Ce passage met en lumière l'impact de l'enfermement sur la liberté du personnage. En se percevant enfermée dans une boîte, Laila dénonce les contraintes sociales et personnelles dans lesquelles elle est piégée. La distance qu'elle ressent par rapport à sa vie d'antan, avant la guerre et le mariage avec Rachid, montre à quel point l'enfermement l'a transformée en une personne prisonnière de son passé et de son présent tragique. Dans un contexte plus large, le roman montre aussi comment la guerre et les bouleversements politiques enferment les individus dans un état de survie et de résignation. Ainsi, la boîte devient une métaphore de cette résignation, de cette incapacité à changer de trajectoire face aux forces écrasantes qui les dominent. Le roman montre comment l'enfermement agit sur les personnages, les privant de leur autonomie et les forçant à s'adapter à une réalité violente et déshumanisante:

Les murs de la maison semblaient se resserrer autour de Laila. La guerre, les bombardements, les Talibans, tout semblait se concentrer sur cette petite cellule qu'était devenue leur vie à Kaboul. (Hosseini, 2007: 283)

Les murs sont synonymes de l'enfermement et de l'isolement vécus par Laila, qui, même en dehors de ces murs, vit dans une ville en ruines, sous l'emprise d'un régime oppressif et d'une guerre incessante. Ce passage exprime une angoisse croissante et une perte d'espace vital. L'image "des murs qui se resserrent" donne une dimension physique à une pression psychologique: la maison, traditionnellement symbole de refuge, devient ici un espace d'étouffement, un lieu clos qui n'offre plus de protection. Dans *Mille soleils splendides*, l'enfermement représente, de manière symbolique, la résilience et la lutte contre les structures oppressives de la société, alors que dans *Les emmurés*, il est utilisé en tant qu'outil narratif pour plonger les personnages dans des situations extrêmes, où la frontière entre le réel et l'imaginaire, entre l'extérieur et l'intérieur, devient floue. Les deux romans mettent donc en scène des personnages en lutte contre des forces extérieures oppressives, et mettent en lumière la tension entre les individus et les murs qui, qu'ils soient matériels ou mentaux, finissent par limiter leur liberté les poussant de la sorte à faire fi de leur humanité.

3.2. ... à la folie

Brussolo aborde souvent la folie dans un contexte de science-fiction ou de fantastique. Elle est intimement liée à l'enfermement, à la manipulation psychologique et à des environnements déformés, où la réalité se trouble. Ce phénomène se lit comme une métaphore de l'aliénation mentale, un moyen par lequel l'auteur confronte l'individu à ses pires angoisses et à la fragilité de la perception humaine. L'univers de Brussolo se caractérise essentiellement par des forces invisibles et des systèmes qui

manipulent la réalité des personnages, les poussant vers la folie. Cependant, la folie chez Hosseini a un rapport étroit avec la réalité sociale, historique et politique du contexte de la narration. Elle résulte des traumatismes liés à la guerre, à la violence ou à l'oppression. Dans *Mille soleils splendides*, elle se manifeste comme conséquence des violences extérieures qui brisent les personnages, qui se trouvent dans l'impossibilité de fuir le chaos ou de se reconstruire, après une souffrance profonde. Malgré la différence des styles d'écriture, Serge Brussolo et Khaled Hosseini font de la folie le reflet concret d'une psyché humaine en décadence. Alors que Brussolo l'insère comme une dérive psychologique dans des contextes extrêmes, souvent fantastiques et déstabilisants, Hosseini l'ancre dans des réalités sociales et politiques, montrant comment des événements traumatisques provoquent des ruptures mentales et affectives. Les deux auteurs nous offrent ainsi des visions de la folie qui exposent la manière dont les êtres humains réagissent face à des environnements oppressants et des circonstances dramatiques.

Comme le souligne Maria Petrescu (2013), "le trauma de l'enfermement et surtout de la torture laisse des traces sur la psyché du détenu" (293). De ce fait, dix-sept ans d'enfermement ne peuvent être sans conséquences sur Malestrazza, et c'est ce que Jeanne constatait chez lui à travers des comportements qui révélaient un état de folie indéniable:

Elle pleura longtemps, laissant l'épuisement prendre le relais de la peur, accueillant la fatigue avec soulagement, comme un bienfait. D'un revers de manche, elle essuya son visage barbouillé de larmes et se coucha sur le dos, s'appliquant à discipliner sa respiration. Alors qu'elle allait s'endormir, Malestrazza se réveilla soudain et se mit à parler dans l'obscurité, sans allumer la lampe. Il ne rêvait pas, non, il parlait, poursuivant un monologue dont il n'avait peut-être même pas conscience. (Brussolo, 1999: 193-194)

Dans ce passage, Brussolo met en évidence le fardeau psychologique dû à une longue période vécue dans un espace fermé et oppressant. Tant d'années de captivité dans des conditions inhumaines finissent sûrement par avoir raison de la santé mentale de l'individu. Le fait que Malestrazza se réveille en pleine nuit et se lance dans un discours insensé indique un cas de perturbation mentale qui tend vers la démence. La folie du personnage se manifeste *via* ses paroles extravagantes et son attitude répétée à converser tout seul:

Les mains derrière le dos, arpantant la cour, l'œil fixé sur les pavés, il monologua durant tout le reste de la journée, ne s'interrompant que pour boire une gorgée au robinet de cuivre ou pour pisser derrière la cabane. Il racontait mal, embrouillant tout, ressassant les mêmes épisodes. Son discours, truffé de boursouflures, semblait sorti d'un roman du XIX^e siècle. (Brussolo, 1999: 207)

L'architecte présente des signes de folie que concrétisent ses comportements erratiques et ses monologues incohérents. Sa parole n'est pas libératrice; elle est vide, répétitive et dépourvue de toute cohérence. Le personnage semble perturbé et en proie à un désordre mental. Il vit dans son propre monde, un monde fantaisiste déformé par une longue durée de captivité. Le fait qu'il ne ressentte aucune gêne à faire ses besoins naturels devant Jeanne témoigne d'une rupture avec toute éthique morale ou convention sociale. Le passage ci-dessous est un exemple très illustratif de trouble dans la perception de la réalité:

—Une bouée! supplia-t-il. Vous avez bien une bouée? Donnez-la-moi, je suis trop vieux, je ne peux pas nager.

Elle crut un instant qu'il plaisantait, mais la lueur de panique qui brillait dans ses yeux n'était pas feinte. Il était vraiment convaincu que la pluie allait recouvrir la cabane, et le puits se remplir tel un aquarium. (Brussolo, 1999: 237)

Malestrazza croit sincèrement, à la grande stupéfaction de Jeanne, qu'une bouée de sauvetage est la seule échappatoire à une inondation imminente, résultant d'une averse soudaine, qui a provoqué une montée très légère du niveau de l'eau. Cette croyance à caractère irrationnel reflète un décalage significatif par rapport à la réalité et un cas de folie résultant d'une longue période d'enfermement. L'angoisse d'une menace qui n'existe pas et la solution suggérée par l'architecte pour y échapper peuvent être interprétées comme une forme de délire démentiel infectieux, dont Jeanne commençait à sentir les effets, et auxquels elle devait rester indifférente: "Mais non! Elle devenait dingue, elle aussi. La démence de Malestrazza entrait en elle tel le germe d'une maladie contagieuse, elle devait résister" (Brussolo, 1999: 238). L'analogie entre la maladie contagieuse et la folie souligne le caractère insidieux de cette dernière dans un environnement clos. Les êtres humains, enfermés dans des conditions dégradantes, finissent assurément par perdre la raison et sombrer dans une folie collective.

Dans *Mille soleils splendides*, le thème de la folie est abordé comme résultat des violences accumulées, des traumatismes psychologiques et des tourments émotionnels que les personnages traversent, notamment Mariam et Laila. La folie est présente aussi à travers l'état mental de certains personnages comme Rachid, qui a vécu des événements traumatisants. Hosseini décrit Rachid comme un homme dont l'esprit est rongé par la violence, la frustration et l'autorité imposée. Son comportement reflète une forme de folie déchaînée, où la colère prend le contrôle de ses actions, le rendant incapable de maîtriser ses pulsions. Le passage suivant montre bien la manière dont la violence et la souffrance affectent la santé mentale du personnage:

Rachid était fou de rage, et il savait qu'il allait devoir faire une chose pour que tout redevienne normal. Il se leva, se tourna vers la porte, mais au lieu de sortir, il s'assit, le dos contre la porte, et se mit à pleurer. De gros sanglots, incontrôlables. Laila avait le sentiment qu'il était devenu fou. (Hosseini, 2007: 190)

Ce passage illustre la confusion mentale de Rachid, dont l'état psychologique oscille entre des accès de colère incontrôlable et des moments de tristesse dévastatrice. Ce déchaînement émotionnel, qui semble fluctuer sans raison apparente, révèle l'instabilité profonde de ce personnage, suggérant que la perte de contrôle n'est pas simplement un signe de malveillance ou de cruauté, mais peut aussi être la manifestation d'un traumatisme profond. Rachid, bien qu'il ne soit pas présenté comme "fou" au sens clinique du terme, montre clairement des signes de détérioration mentale. Son comportement abusif, sa violence domestique et son incapacité à gérer ses émotions avec rationalité dépeignent un homme en proie à une instabilité psychologique, qui semble s'intensifier au fur et à mesure que les événements se déroulent. Cette instabilité de Rachid peut également être interprétée comme le symptôme d'un traumatisme psychologique plus large, nourri par les violences répétées et les expériences de guerre qui marquent le contexte où il vit. La folie, dans ce contexte, n'est pas seulement un état individuel de rupture mentale, mais un phénomène qui touche l'ensemble des personnages à des degrés divers. Un autre aspect de la folie est montré à travers les conséquences psychologiques des traumatismes de guerre qui affectent la stabilité mentale des personnages:

Mariam ne pouvait plus supporter le bruit des bombes. Elles la frappaient dans le ventre, comme si un géant enragé avait posé sa main sur elle. Elle se sentait prête à exploser. Elle se sentait perdue, comme si la guerre, la douleur, les souvenirs de son enfance... tout cela s'était mélangé dans son esprit. (Hosseini, 2007: 204)

La guerre a un impact dévastateur sur l'état psychique de Mariam qui vit un véritable tourment émotionnel. Le bruit des bombes, les souvenirs du passé et la souffrance qu'elle endure l'amènent à un point où elle se sent désorientée, presque folle. Cette réactivité intense face à la réalité vécue illustre comment la violence et la guerre peuvent perturber l'esprit humain, jusqu'à générer une forme de folie ou de perte de soi. Cet extrait montre que dans *Mille soleils splendides*, la folie n'est pas simplement un état clinique, mais plutôt un effet du trauma psychologique et des circonstances extérieures oppressantes, notamment la guerre et les abus de pouvoir. Les personnages sont souvent poussés au bord de la folie par les conditions extrêmes dans lesquelles ils vivent. Tout comme Mariam, Laila éprouve également cet affaiblissement émotionnel et psychologique. Considérons le passage suivant:

Les bombes tombaient, et Laila avait l'impression qu'elles frappaient son cœur. C'était comme si tout autour d'elle devenait flou, comme si elle était plongée dans un autre monde. Tout ce qui comptait, tout ce qu'elle avait, semblait se dissoudre, se perdre dans un brouillard. Elle se demandait si la guerre rendait folle. (Hosseini, 2007: 210)

La guerre agit comme un catalyseur de la folie. Laila, enfermée dans un environnement de violence, de souffrance et de terreur, est privée de sa capacité à discerner ce qui est réel de ce qui ne l'est pas. Elle devient victime de ce chaos, non seulement au niveau physique, mais aussi psychologique, voyant ses repères et sa stabilité intérieure détruits par la violence qui l'entoure. L'état de confusion mentale qui en résulte crée un isolement profond, car la protagoniste, en proie à cette folie, semble se détacher de la réalité extérieure et perd toute capacité à interagir de manière cohérente avec le monde autour d'elle. Ce phénomène de la folie n'est pas spécifiquement lié à Laila. Rachid et Mariam vivent aussi cette forme d'isolement intérieur qui découle directement de la guerre. Ils perdent leur humanité, leur conscience et leur capacité à aimer et à vivre pleinement, devenant des ombres d'eux-mêmes, hantés par des souvenirs traumatisants. La guerre et les violences conjugales n'ont pas fait seulement de Mariam une victime physique, elles ont dévoré son esprit, la laissant dans un état permanent de tourment mental:

Mariam se réveilla dans la nuit, les yeux pleins de larmes. Elle se sentait perdue, engourdie, comme si elle était sur le point de sombrer dans une folie douce. Tout ce qui s'était passé, tout ce qu'elle avait perdu, la rattrapait. Elle avait l'impression que son esprit se fragmentait. (Hosseini, 2007: 302)

L'accumulation de cette souffrance crée une fragilité mentale qui déstabilise progressivement l'esprit de Mariam. Elle semble se perdre dans ses pensées, noyée dans un sentiment d'impuissance, qui conduit à la folie. Ce processus de dégradation mentale est révélateur d'un état psychique qui n'est pas immédiatement visible comme une déconnexion totale de la réalité, mais plutôt comme un affaiblissement progressif et insidieux de l'esprit humain. La folie se manifeste, donc, dans le roman de manière subtile et progressive. Elle n'est pas un phénomène isolé, mais un processus graduel qui découle de l'enfermement et des expériences douloureuses accumulées qu'elles soient émotionnelles, sociales ou politiques, et agissant comme une force destructrice de la santé mentale des personnages. Ainsi, à travers Mariam et les autres personnages féminins, Khaled Hosseini a investi la folie en tant que conséquence des traumatismes répétés issus de l'enfermement, de la violence domestique ou de la guerre. C'est dans une fragilité progressive, alimentée par des décennies d'oppression et de violence, que le roman de cet auteur se distingue par une profondeur émotionnelle et une peinture poignante de la réalité écrasante de l'Afghanistan.

Cette lecture conjointe des *Emmurés* et *Mille soleils splendides* permet de constater que la folie est intimement liée aux traumatismes. Cependant, alors que Brussolo met souvent en scène des mondes imaginaires ou dystopiques où la folie réside dans des facteurs externes, comme l'enfermement ou le contrôle, Hosseini porte son regard sur les effets psychologiques de l'injustice sociale, de la guerre et de la violence domestique dans un contexte réaliste. Chez les deux auteurs, la folie s'avère un processus intérieur incarné par la dégradation psychologique des personnages, et

alimenté par des facteurs externes inéluctables. Ce phénomène, traité sous des angles différents mais illustré presque de la même manière, montre comment l'enfermement fragilise l'esprit humain, entraînant les personnages dans une spirale de souffrance mentale où la réalité et l'imaginaire finissent par se confondre.

4. Conclusion

L'enfermement et ses séquelles constituent des thématiques centrales dans *Les emmurés* et *Mille soleils splendides*. Pour Serge Brussolo, l'enfermement physique est le catalyseur de l'exploration des côtés les plus sombres et les plus imprévisibles de la psyché humaine. En mettant en scène des personnages au comble du désespoir vis-à-vis des murs, et cohabitant malgré eux dans une atmosphère oppressante et suffocante, Brussolo invite le lecteur à une méditation profonde sur la résilience de l'être humain face au pouvoir néfaste de la captivité. De même, pour Khaled Hosseini, l'enfermement se manifeste de manière subtile, à la fois dans les dimensions physiques et psychologiques de ses personnages. Ces thèmes traversent le récit, révélant les souffrances internes et externes des protagonistes, ainsi que la tension entre leur quête de liberté et les limites imposées par la société, la guerre et leurs propres erreurs. En effet, les deux romans investissent le phénomène de la folie comme résultat de l'enfermement, métaphore révélatrice de la souffrance intérieure qui traverse les personnages. L'enfermement et la folie coexistent en tant qu'objets de déshumanisation, de violence et d'oppression. Leur étude permet de comprendre comment les deux auteurs, chacun à sa manière, remettent en question les notions de la résilience et de la liberté, dans un contexte psychosocial lourd de connotations morales, sociales et politiques.

En définitive, la folie et l'enfermement œuvrent tout particulièrement à la déstabilisation des sujets. Les deux auteurs démontrent de diverses façons que la déshumanisation est une caractéristique de l'enfermement, le produit des conditions précaires et d'espaces fermés que les protagonistes tentent de franchir. Si la folie et l'enfermement ne sont pas les seules thématiques susceptibles de donner lieu à des phénomènes d'hybridation, ils permettent la représentation des espaces en crise et mettant l'accent sur le caractère transitionnel et évolutif de l'identité. Le choix de comparer ces deux auteurs nous a notamment permis de faire émerger les similarités et les singularités thématiques et formelles de leur écriture. En effet, les deux romans se distinguent par des structures et des styles très différents. Ils mettent en jeu aussi bien l'écriture que l'incarnation de l'expérience de l'enfermement et de la folie dans une perspective poétique toujours en lien avec le réel, que ce soit dans l'espace du roman fictionnel ou dans celui du roman réaliste.

Références bibliographiques

- ASSOUN, Paul-Laurent. 2013. *L'excitation et ses destins inconscients*. Paris, PUF.
- BACHELARD, Gaston. 1961. *Poétique de l'espace*. Paris, PUF.
- BRUSSOLO, Serge. 1999. *Les Emmurés*. Paris, La Sentinelle (coll. Livre de Poche).
- DERRIDA, Jacques. 1967. *L'Écriture et la différence*. Paris, Seuil.
- DUEZ, Bernard. 2005. "L'enfermement et les issues de l'indécidabilité" in *Adolescence*, nº 54(4), 825-859.
- DUVERGER, Philippe *et al.* 2005. "L'enfermement chez l'adolescent" in *Adolescence*, nº 54, 861-875.
- FELMAN, Shoshana. 1978. *La Folie et la chose littéraire*. Paris, Seuil.
- FIERENS, Christian. 2005. *Comment penser la folie? Essai pour une méthode*. Toulouse, Érès.
- FOUCAULT, Michel. 1961. *Folie et déraison: Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris, Plon.
- FOUCAULT, Michel. 1975. *Surveiller et punir: Naissance de la prison*. Paris, Gallimard.
- GOUVERNET, Céline. 2015. "Expériences plurielles de l'enfermement: Entre rejet et reprise de contrôle" in *Espaces et sociétés*, nº 162, 31-46.
- GRINSCHPOUN, Marie-France. 2019. *L'inhibition/un agir empêché*. Paris, Enrick B.
- HOSSEINI, Khaled. 2007. *Mille soleils splendides*, trad. Valérie Bourgeois. Paris, 10/18.
- JACQUES, Paul. 2004. "Souffrance psychique et souffrance sociale" in *Pensée plurielle*, nº 8(2), 21-29.
- KARINNE, Olivier. 1999. "Serge Brussolo, un 'maître de l'imaginaire'?" in Cesbron, G. (éd.). (1999). *37 études critiques: littérature générale, littérature française et francophone, littérature étrangère* (1). Presses universitaires de Rennes, 771-783.
- MAÏDI, Houari. 2015. *Le féminin et ses images, Approche clinique et psychopathologique*, Paris, Armand Colin.

PETRESCU, Maria. 2013. *L'image de la prison dans la littérature française et québécoise du 20ème siècle*. Mémoire de maîtrise, Université de Waterloo, Canada.

PLAZA, Monique. 1986. *Écriture et folie*. Paris, PUF.

SAINT-ANDRE UTUDJIAN, Édith. 1980. “Le thème de la folie dans la littérature africaine contemporaine (1960-1975)” in *Présence Africaine*, nº 115, 118-147.

SMADJA, Isabelle. 2004. *La Folie au théâtre*. Paris, PUF.

THIHER, Allen. 1999. *Revels in Madness: Insanity in Medicine and Literature*. University of Michigan Press.

TITTI, Naomi & Pauline PETIT. 2020. “Enfermés comme nous, les héros littéraires” in *France Culture*: <<https://www.radiofrance.fr/franceculture/enfermes-comme-nous-les-heros-litteraires-1-2-de-la-prison-de-dantes-au-divan-d-oblivion-4571680>> [15/10/2023].